

Avant-propos

Partout dans le monde, ces histoires d'enfants martyrisés, qui n'intéressent personne, se répètent. Et pourtant, chaque jour, ces enfants vivent de véritables cauchemars, mais luttent de toutes leurs forces pour devenir quelqu'un. Marie est l'une de ces petites filles. Elle fut torturée et abusée sexuellement par l'amant de sa mère.

Marie, qui est née alors que sa mère, une prostituée, n'avait que dix-sept ans, n'a jamais reçu d'amour maternel.

L'histoire de Marie est malheureusement une histoire vécue par des milliers de petites filles, qui deviennent des femmes beaucoup plus tôt qu'elles ne le devraient. Elles subissent jour après jour l'inceste de la part de la personne qui représente bien souvent l'autorité au sein du foyer.

Elles sont celles à qui l'on demande le plus grand silence autour de ces actes sordides pour éviter soi-disant les représailles. Mais jamais le silence n'a protégé des coups qui pleuvent comme une pluie de grêlons.

Le moindre écart engendre toujours de douloureuses sanctions. On assène les coups sur le corps et le visage

sans se préoccuper de leur gravité et de la souffrance physique et morale qu'ils entraînent.

Marie est l'une de ces filles à qui l'on a volé son innocence et son enfance, fait de sa vie un enfer sans que personne ne vienne à son secours. Ni les services sociaux, ni l'Éducation nationale, ni le voisinage. Elle grandit comme une recluse, dans la maison de l'horreur, jusqu'au jour où elle trouve au fond d'elle la force d'échapper à son bourreau.

Malgré cette vie cauchemardesque, elle réussit, grâce à Simone, qui l'entoure de tout son amour, et plus tard son ami Maxime, qui deviendra son mari, à se reconstruire et mener une vie normale.

Ce livre est dédié à toutes les victimes du sadisme des adultes, qui vivent dans l'angoisse, emmurées dans ce silence qui les tue peu à peu. Marie a voulu exorciser les cauchemars qui la hantaient jour et nuit depuis ce fameux soir, alors qu'elle n'avait que neuf ans.

Elle a voulu en finir une fois pour toutes avec cette enfance volée, cette vie brisée en pensant aux enfants qui sont battus et abîmés. Elle souhaite, grâce à ce récit, qu'ils ne restent pas enfermés dans cette triste solitude et trouvent la force au fond d'eux pour briser ce monde du silence qui les entoure et osent enfin dénoncer les outrages qui leur sont faits.

Marie est ce bel exemple de petite fille. Elle a réussi à se reconstruire avec l'aide et l'incroyable patience de son mari Maxime. Désormais, elle mène cette vie dont toutes les femmes rêvent. Elle a fondé un foyer et eu des enfants qu'elle aime plus que tout au monde.

I

Je suis venue au monde par un beau matin de décembre assez frisquet. Ma mère n'avait alors que dix-sept ans, et j'étais le fruit d'une aventure sans lendemain. Je compris très vite que je n'étais pas une enfant désirée. Dès que je sus marcher et qu'un visiteur se présentait, je devais me mettre dans le placard sous l'escalier et surtout ne pas faire de bruit pour ne pas attirer l'attention. Bien souvent, dans ce noir qui me faisait très peur, serrant contre moi ma poupée de chiffon, je finissais par m'endormir.

Quand je grandis et que, comme tous les enfants du village, je devais aller à l'école, je ne parlais pas. Je n'avais pas de camarades, je vivais avec cette cruelle impression que personne ne me voyait.

J'avais l'habitude d'être seule, mais, quand je regardais toutes ces petites filles qui jouaient, riaient, couraient, chantaient, j'avais une folle envie de me mêler à leurs jeux. La peur toutefois d'être rejetée me faisait rester dans mon coin.

J'étais cette petite fille qui pleurait trop souvent à cause de ce que je subissais chaque jour : le manque d'amour d'une mère qui ne me regardait qu'à peine, le

cachot sans l'avoir mérité et les coups qui pleuvaient sur mon pauvre petit corps meurtri.

Comme j'étais la plus petite, la plus fluette de la classe, l'institutrice me plaça au premier rang juste devant l'estrade de son bureau. Je ne venais pas à l'école tous les jours, mais il me semblait déjà que cela ne dérangeait personne.

Je ne savais pas lire aussi bien que les autres élèves, ce qui me valut souvent d'être traitée d'ignorante. Un matin, cette institutrice plate et sèche, qui ne savait pas ce que je vivais au quotidien, me demanda d'aller au tableau et de copier la dictée. Je me mis à pleurer. J'avais honte de dire que je ne savais pas écrire.

Je ne savais que dessiner les histoires que cette femme racontait au ralenti. Toute la classe se moquait de moi, j'avais envie de m'enfuir, alors qu'elle me tirait l'oreille en me traitant d'âne, de cancre, de bonne à rien. Je marchais sur la pointe des pieds, grimaçant de douleur, puis je devenais hermétique à ses hurlements.

J'avais l'habitude, quand j'étais malmenée, de me mettre en boule comme un hérisson et d'attendre que l'orage passe. Cette défense passive attisait la rage de l'institutrice, ce qui la faisait crier encore plus fort en m'empoignant par les épaules comme si elle voulait me jeter dehors. Je me retrouvais régulièrement coiffée de ce drôle de chapeau à oreilles pointues qui faisait rire toute la classe. Tout le monde devait sans doute trouver cela rigolo, mais pour moi c'était une brimade de plus qui me saignait le cœur. Une offense profonde que nul ne comprenait.

Alors que l'enseignante me hurlait dessus, j'entendais dans mon esprit confus les élèves ricaner, je les voyais me montrer du doigt comme si j'étais une bête de foire.

Ils se moquaient de moi jusqu'à ce que, tremblante de peur, j'éclate en sanglots. Je compris que, comme Serge le faisait, elle ne cherchait qu'à m'humilier.

Je n'aimais pas beaucoup l'école et, certains jours, elle m'apparaissait comme une monstruosité destinée à ennuyer les enfants. Je détestais cette femme qui me faisait faire des choses que je ne savais pas ou que je ne pouvais pas faire. Elle ne me donnait pas envie de changer et d'apprendre. Je me posais quantité de questions sur cette vie qui m'était offerte comme un cadeau empoisonné.

Sur mon visage, personne ne percevait d'émotion. J'aurais tant voulu disparaître sans faire de bruit, tourner cette page où il n'y avait aucune image qui me faisait sourire. Pourtant, j'aurais voulu connaître, comme tous les enfants de mon âge, le plaisir de rire, courir, chanter sans me faire gronder, m'amuser sans être maltraitée, mais je savais que, pour moi, cette vie de rêve était sans espoir.

Parfois, la colère qui me dominait était si présente que je devenais méchante. Pourquoi ma mère, qui n'était encore qu'une enfant elle-même, ne me comprenait-elle pas ? Pourquoi déchaînait-elle toute cette haine contre moi ? Quand j'avais trop mal, je la suppliais d'arrêter toute cette violence qui me faisait tant souffrir, mais elle restait sourde à mes appels. Je ne garderai de mon enfance que cet horrible passé d'enfant maltraitée, d'enfant perdue dans ses malheurs, comme un oiseau tombé du nid, que sa mère ne reconnaît plus.

En grandissant, je me demandais pourquoi les adultes se servaient de leurs pouvoirs à outrance. Pourquoi étais-je aussi souvent battue sans que personne ne me donne ma chance ? Pourquoi personne ne se rendait-il

compte que j'étais sans défense ? Pourquoi devais-je vivre tant de souffrances, d'humiliations ?

J'avais neuf ans lorsque Serge, l'un des « visiteurs » de ma mère, posa ses sales mains sur moi. Il m'empêcha de crier en plaquant une main sur ma bouche, tandis que son autre main se dirigeait vers les parties les plus intimes de mon anatomie. Je n'étais qu'un ange, à qui ce sale individu venait de couper les ailes.

J'étais en larmes, mais je ne vis aucun remords sur son visage rayonnant. J'aurais voulu à ce moment précis que ce misérable, qui me volait ma vie, soit happé par le diable lui-même. D'un ton qui me glaça les os et le sang, il me dit :

— Tu n'es qu'un minuscule grain de sable sur cette terre, quelque chose d'insignifiant.

Je n'avais plus envie de voir ce visage qui ricanait de me voir pleurer. Je me cachai dans mon refuge sous l'escalier et pleurai toutes les larmes de mon corps. Ce qui venait de m'arriver me suivrait tout au long de mon existence.

Je voulais mourir, mais je me demandais si, même avant cette ultime minute, ma mère me donnerait ce que j'attendais depuis toujours, c'est-à-dire un simple baiser pour me montrer qu'elle m'aimait.

Cet homme, dont j'avais l'image en horreur, devint un client régulier de ma mère et, à chacune de ses visites, je devais subir ses avances sans broncher, jusqu'à ce que j'aie l'âge de lui dire que j'avais intention de dénoncer ses agissements pour qu'il me laisse enfin tranquille. Mais le mal était en moi, et je savais que je le porterais comme une croix toute ma vie. Rien ne me redonnerait

mon enfance volée, et personne ne saurait réparer ce qui m'avait été fait.

Je savais que je ne devais raconter à personne ce que je vivais à la maison : les repréailles auraient sans doute été terribles. Les souffrances qui m'étaient infligées étaient entourées d'un interdit. Je n'avais donc pas d'autre choix que de garder, au fond de moi, toutes ces douleurs qui m'empêchaient de sourire à la vie. Je savais que, même si je mettais toute mon énergie à vouloir oublier ce que je vivais, rien ne pourrait effacer une telle tragédie de ma mémoire.

Je vivais dans ce silence qui m'engourdissait et me paralysait. C'était toujours le même rituel : le placard sous l'escalier, les coups, les insultes. J'étais devenue au fil des ans d'une fragilité effrayante, et Serge en profitait. Entre ses grosses mains, j'étais cet être frêle, fragile, qui aurait voulu hurler son mal-être à la face du monde et dénoncer ce geste immonde.

Dans mon esprit, la colère grondait comme en plein cœur d'un violent orage. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait ; je savais que je n'avais pas le choix et je subissais le pire. J'étais, par la force des choses, obligée d'accepter l'inacceptable, l'inimaginable, l'intolérable pour une enfant de neuf ans à peine et de me taire.

Le premier réveil après une telle souffrance en est un douloureux. L'esprit encore rempli de cet acte monstrueux, on se rend compte que plus rien ne sera comme avant, que notre innocence est brisée à tout jamais et que notre enfance bafouée, en miettes, ne pourra jamais être recollée.

Plus tard, une fois devenu adulte, seul l'alcool me permettrait d'oublier pour quelques heures toutes ces horreurs. Mais je compris que ce n'était pas la solution.

J'étais alors résolue à confier toute cette souffrance à un psychiatre qui pourrait m'aider à trouver enfin le bonheur.

Je choisis donc de m'adresser à une femme qui, pensais-je, comprendrait mieux qu'un homme ce que j'avais traversé. Bien décidée à faire entrer la lumière dans ce cœur qui broyait du noir depuis si longtemps, je lui racontai toute mon histoire. Je me sentis tout à coup plus légère, comme si le vent de la colère balayait toutes ces années, nettoyait de fond en comble cette mémoire enveloppée d'un air empoisonné.

Si je voulais me reconstruire, je n'avais pas le choix. Ce déballage avait beau me coûter beaucoup plus que je ne l'avais imaginé, il fallait en passer par là si je voulais avoir des enfants, être une bonne mère et ne plus traîner cette douloureuse enfance comme un boulet.

Je savais qu'il y avait de par le monde beaucoup d'histoires d'enfants maltraités qui ressemblaient à la mienne et que, parmi tous ces enfants à qui un adulte a volé l'innocence, certains étaient parvenus à force de patience, de sacrifices et de volonté à s'en sortir. Je voulais faire partie de ces enfants-là.

Je sais qu'il est difficile pour des gens ayant vécu une enfance normale de comprendre ce que peuvent vivre des enfants dont le moindre geste, le moindre sourire sont prétextes à recevoir des coups. Je sais qu'il est difficile d'imaginer, quand on a eu un père digne d'être appelé « papa », que certains hommes puissent prendre des petites filles pour des femmes.

Je sais aussi qu'il est impensable que certaines mamans aiment si peu leurs enfants qu'elles sont prêtes à toutes les bassesses pour les faire souffrir. Je sais que tous ces gens se demanderont comment ces enfants

ayant subi de tels sévices survivent et finissent par en triompher. La réponse est simple : quand ces petites filles grandissent et qu'elles deviennent des femmes, qu'elles se trouvent entourées d'amour par un homme qui les respecte et surtout qui les écoute, elles finissent par prendre le dessus. Ces mains qui se posent sur elles si délicatement deviennent ce réconfort si longtemps espéré. Elles laissent désormais derrière elles cette nuée de couleurs sombres, ces montagnes d'idées noires pour ne sentir que cette douceur qui remplace la rage.

Au début, elles regardent ces hommes avec des yeux vides d'émotion, puis, peu à peu, le calme s'installe dans leur esprit et leur corps. C'est alors que leur être tout entier devient avide de tendresse.

Ces femmes les écoutent religieusement leur parler de projets d'avenir, leur dire des mots si beaux et si rassurants qu'elles seraient prêtes à les suivre au bout du monde. Des mots forts, capables de briser les lourdes chaînes qui les entravent. Des mots remplis d'amour qui effacent les rides laissées par des sourires forcés. Des mots tendres qui fissurent peu à peu la chape de haine qui entourait leur cœur.

Blotties au creux de l'épaule de ces hommes qui leur apportent ce réconfort tant attendu, elles laissent couler en silence ces larmes qui lavent les sévices et les affronts qu'elles ont endurés.

Puis, elles se laissent surprendre par de longs silences, comme si un ange passait et écartait d'elles ces mauvais regards comme des menaces, remplis de haine gratuite qui se déchaînait sur elles en les laissant fracassées, en mille morceaux.

Ces hommes réussissent, à force d'amour et de patience, à les sortir de cet enfer et font briller au-dessus d'elles ce

soleil qui leur a tant manqué. La porte du bonheur s'ouvre enfin en jetant un voile épais sur toutes ces souffrances et en donnant libre cours à une douce folie. Ces femmes découvrent que, finalement, l'amour et la haine sont des sentiments aussi puissants l'un que l'autre.

Pendant toute mon enfance, j'ai souhaité que chaque cri devienne un profond silence. L'un de ces silences qui vous enferme au plus profond des ténèbres et qui ne vous permettra plus jamais d'en sortir. J'ai souhaité que ma mère m'accorde un simple regard pour me montrer que j'existais. Je ne demandais rien de plus qu'un peu d'attention, un peu de réconfort quand dans mon cœur tout n'était que glace.

Toutes ces nuits à pleurer dans mon coin, souhaitant vivre dans un monde meilleur... Toutes ces nuits de cauchemar, où je ne pouvais m'abandonner à rêver, car je n'en avais pas le droit... J'enviais malgré moi les filles de ma classe, qui vivaient ces moments de grands bonheurs, serrées dans les bras aimants de leurs parents. J'imaginai cette joie qu'elles éprouvaient de recevoir une caresse sur leurs joues rosées, de goûter pleinement chaque instant de tendresse.

Moi, je restais blottie dans un coin de ma chambre avec cette peur rivée au ventre que ce sadique n'ouvre ma porte et ne m'oblige à satisfaire tous ses caprices. Je tremblais, il faisait froid dans mon cœur comme dans ma vie.

Je passais de longues heures à me demander ce que je faisais sur cette terre où je n'intéressais personne. J'étais seule, enfouie dans cette misère qui m'entourait, me sentant chaque instant plus menacée. Des envies de vengeance, meurtrières, mûrissaient en moi. Les larmes me brûlaient les yeux, mais ne suffisaient pas à noyer

ma douleur ni ces affreux souvenirs. J'aurais fait n'importe quoi pour vivre un seul instant de tendresse, pour combler ce manque qui meurtrissait mon âme et me faisait atrocement souffrir.

Je sentais la main de cette mère qui ne me parlait pas ébouriffer mes cheveux, mais ce n'était pas un geste aimant. Maman restait de marbre, totalement insensible à ma détresse. Puis, le visage de ce monstre m'apparaissait chaque fois que je tentais de fermer les yeux, me laissant immobile et sans voix. Quoi que je fasse, je restais enchaînée à sa brutalité, à cette violence qui me détruisait chaque jour un peu plus.

Cette vie de misère m'empêchait de respirer, toutes ces humiliations se gravaient, jour après jour, profondément dans ma mémoire. J'avais au fil du temps perdu mon innocence. La solitude me pesait. Et jamais je ne voyais dans mes yeux cette petite étincelle qui brille dans ceux des enfants.

J'étais au cœur de cette vie où tout me semblait flou, je n'avais pas d'enfance et peut-être aucun avenir... Mon existence ne tenait qu'à un fil, qui ne demandait qu'à se rompre sous le poids de la misère.

Sans cesse, des larmes coulaient sur mes joues, noyant ma tristesse dans un océan de détresse. Dans cette solitude, les journées étaient interminables.

Ma vie se résumait à cette violence contre laquelle je ne pouvais m'insurger. Je savais que je resterais longtemps seule face à cette souffrance, face à mes tourments. Ma mère, à aucun moment de ma misérable existence, ne m'adressa un sourire qui me réchauffa le cœur. Sa présence ne m'inspirait qu'une haine intense doublée d'un mépris indéfinissable. Sans broncher, j'encaissais les coups.